

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Thermomètre de R. et L. CLAUDE, Ophtalm. No 121, rue Duroc. and Fahrenheit Centigrade. Rows include Th. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

SOMMAIRE.

L'ABELLE DE DEMAIN.

- List of articles: Pleurs Mensonge, Amies intimes, Les Invalides autrofois, Les Lis refleuris, Sous le voile de l'incognito, Heures Tristes, poésie, Le Calvaire d'Agnès, feuilleton de dimanche, Mondaines, chiffon, L'Actualité, etc., etc.

RATIFICATION

-DU-

TRAITE DE RECIPROCITE.

Il faut remonter bien haut dans l'histoire de l'Union américaine et dans ses annales parlementaires, pour retrouver une période aussi féconde que celle que nous venons de traverser, en événements de premier ordre et d'un caractère international, se terminant tous glorieusement à son honneur et à son profit matériel.

Le fait remonter bien haut dans l'histoire de l'Union américaine et dans ses annales parlementaires, pour retrouver une période aussi féconde que celle que nous venons de traverser, en événements de premier ordre et d'un caractère international, se terminant tous glorieusement à son honneur et à son profit matériel.

Le fait remonter bien haut dans l'histoire de l'Union américaine et dans ses annales parlementaires, pour retrouver une période aussi féconde que celle que nous venons de traverser, en événements de premier ordre et d'un caractère international, se terminant tous glorieusement à son honneur et à son profit matériel.

Le fait remonter bien haut dans l'histoire de l'Union américaine et dans ses annales parlementaires, pour retrouver une période aussi féconde que celle que nous venons de traverser, en événements de premier ordre et d'un caractère international, se terminant tous glorieusement à son honneur et à son profit matériel.

Le fait remonter bien haut dans l'histoire de l'Union américaine et dans ses annales parlementaires, pour retrouver une période aussi féconde que celle que nous venons de traverser, en événements de premier ordre et d'un caractère international, se terminant tous glorieusement à son honneur et à son profit matériel.

Le fait remonter bien haut dans l'histoire de l'Union américaine et dans ses annales parlementaires, pour retrouver une période aussi féconde que celle que nous venons de traverser, en événements de premier ordre et d'un caractère international, se terminant tous glorieusement à son honneur et à son profit matériel.

Le fait remonter bien haut dans l'histoire de l'Union américaine et dans ses annales parlementaires, pour retrouver une période aussi féconde que celle que nous venons de traverser, en événements de premier ordre et d'un caractère international, se terminant tous glorieusement à son honneur et à son profit matériel.

LES CYCLONES.

Les tempêtes qui viennent de causer de nombreuses victimes dans la Manche et dans l'Océan Atlantique sont certainement terribles, écrit Jean Frolo, dans le "Petit Parisien". Elles ont ravagé les côtes d'Angleterre et les rivages de Bretagne; la liste des sinistres est longue.

Mais, malgré leurs fureurs, ces coups de vent sont moins effroyables que les cyclones, appelés aussi typhons dans la mer de Chine.

Ce qui caractérise le cyclone, c'est son mouvement tournant dont on peut se faire une idée microscopique en voyant dans une rue un tourbillon de poussière qui se dresse et semble marcher.

Le vent, en effet, change sans cesse de direction dans un cyclone. Il en résulte que les vagues sont soulevées de tous les côtés à la fois, ce qui rend impossible de manœuvrer pour se soustraire à leurs coups.

Dans nos parages, où l'ouragan vient sensiblement du même point de l'horizon, les lames ont un mouvement unique. On réussit à les affronter, en leur présentant l'avant qui est la partie la plus solide du navire et la moins vulnérable à cause de sa forme pointue, destinée à fendre l'eau.

Avec les bâtiments à voiles, on reste alors à peu près immobile, en tangent sur place. Les vapeurs, eux, marchent contre les vagues, extrêmement doucement, n'ayant que juste la vitesse nécessaire pour gouverner. On évite ainsi de présenter le flanc à la colère des lames qui, sans cela, briseraient tout, comme on l'a vu ces jours-ci sur le paquebot de Calais à Douvres, dont un des tambours a été emporté.

Mais, avec un cyclone, rien de tout cela n'est possible. Le vaisseau devient une épave sur laquelle s'abattent des montagnes d'eau dans tous les sens. C'est ainsi que se perdit, il y a une trentaine d'années, la corvette "le Monge", qui allait de Saigon au Japon, et dont on n'a jamais eu de nouvelles.

Le sinistre récent qui s'est produit dans l'Océan Pacifique, dans cette partie de l'archipel des îles de la Société connue sous le nom d'îles Sous le Vent, a été le résultat d'un cyclone, lequel est venu se joindre peut-être à l'explosion d'un volcan sous-marin.

Des vagues monstrueuses, ayant plus de quinze mètres de hauteur, ont déferlé sur les îlots qui sont très bas, presque à fleur d'eau, entourés par des bancs de coraux. Pour se sauver, les habitants qui ont survécu avaient dû grimper dans les arbres. C'est du sommet de ce fragile abri qu'ils ont vu la mer envahir leur pays, détruisant tout sur son passage.

En pareil cas, la situation d'un navire à l'ancre est presque toujours désespérée. Pour sortir d'une baie où le cyclone s'enfonce, il faut un concours de circonstances favorables qui se rencontrent rarement. Si on n'a pas pu prendre le large à l'avance, on est presque toujours perdu.

Assi à l'île de la Réunion, où les cyclones ne sont pas rares, la direction du port signale-t-elle l'ordre d'appareiller au plus vite aux bâtiments qui sont en rade, lorsque la tempête est annoncée par des indices connus à l'avance et par une chute soudaine du baromètre.

Il y a si peu de temps à perdre que l'on voit souvent des vaisseaux à voiles de commerce,

dont les capitaines sent à terre, ne pas les attendre et sortir en pleine mer, en abandonnant leurs ancres qu'ils n'ont pas le loisir de retirer du fond.

Certains abaissements, causés par la force majeure, durent ainsi plusieurs jours, parfois des semaines, le capitaine demeurant anxieux à terre, sans savoir s'il reverra jamais son navire.

Quand cela se produit, du reste, toute communication entre la rade et le rivage est impossible. Aucun canot ne pourrait songer à aborder la jetée contre laquelle il serait broyé certainement.

Assi les bâtiments se tiennent à terre sur une seule ancre, prêts à filer la chaîne en toute hâte, si cela devient nécessaire.

Mais la situation est différente dans une baie étroite, où les marins doivent être ancrés par l'avant et par l'arrière, afin de ne pas tourner, de peur de s'entrechoquer.

C'est le cas dans le port d'Apia, aux îles Samoa, qui fut le théâtre de naufrages nombreux, en mars 1889, par suite d'un cyclone.

Quand la tempête éclate, tous les navires étaient amarrés sur deux ancres par devant, ce que les marins appellent être affourché; et ils avaient à l'arrière une ancre plus petite, dite à jet.

Là se trouvaient sept navires de guerre, trois Américains, trois Allemands et un Anglais. C'était à l'époque où les Etats-Unis et l'Allemagne se disputaient ces îles; et cet antagonisme fut une des causes des catastrophes, aucune des deux nations n'ayant voulu laisser la place à l'autre, ce qui empêcha d'appareiller, quand il en était temps encore.

Un écrivain anglais de mérite, M. Stevenson, qui fut le témoin oculaire de ces drames, en a fait un récit saisissant, qui permet de reconstituer par la pensée les scènes tragiques successives.

D'après lui, on peut comparer le mouillage d'Apia à une bouteille ayant un goulot étroit dont la largeur ne dépasse pas six cents mètres; tout le fond de la baie est formé de récifs de coraux. Le danger est donc formidable partout.

Le 15 mars, dans l'après-midi, il y eut une chute du baromètre soudaine et tout à fait anormale. C'était un avertissement dont on aurait dû profiter sans hésiter. A ce moment tous les navires auraient pu se sauver.

Un seul officier général était présent. C'était un Américain, le contre-amiral Kimberley. S'il avait donné l'exemple, en sortant de cet entonnoir, les Allemands et l'Anglais l'auraient imité certainement. Mais il se trompa dans son appréciation et resta immobile. Par amour-propre, sans doute, son exemple fut suivi par tous.

C'est à quatre heures du matin, au milieu de l'obscurité, que le cyclone fit explosion. Les navires avaient leurs feux allumés et ils faisaient tourner doucement leurs hélices pour tâcher de soulager l'effort que supportaient leurs chaînes.

Quand le jour parut, le "Trenton", qui portait le pavillon de l'amiral, était resté à sa place. Tous les autres, malgré l'aide de leurs machines, avaient chassé sur leurs ancres qui labouraient le sol sans y rester accrochées avec fixité. Ils étaient presque à la côte, entassés les uns sur les autres.

L'un d'eux même, un Allemand, appelé "l'Elber", était perdu déjà. Il avait été jeté sur les coraux et avait coulé à pic, entraînant dans la mort presque tout son équipage, composé de quatre-vingt hommes. Quatre seulement arrivèrent vivants au rivage, qui reçut plus tard les

cadavres mutilés de leurs camarades.

Le navire américain le Nipac parvint à éviter les récifs et à s'échouer sur du sable. Il fut abandonné par son équipage qui réussit à se sauver, sauf quelques hommes.

L'événement le plus surprenant et le plus émouvant fut la manœuvre du capitaine Fritze, commandant le navire allemand "l'Adler". Cet officier demanda le salut à l'énormité même des vagues. Il saisit, pour lâcher la chaîne de sa dernière ancre, l'instant précis où le bâtiment était au haut d'une lame gigantesque.

La mer le lança jusqu'au sommet d'une falaise, où il se brisa; mais les marins étaient sauvés, sauf vingt qui périrent. Beaucoup avaient été blessés par le choc.

Successivement, avec des fortunes diverses, tous les navires se perdirent. Un seul, l'anglais, qui portait le nom de "Calliope", réussit à sortir de la baie en exécutant une manœuvre qui fut la plus grande honneur à la marine britannique.

Ce navire, muni d'une machine puissante, essaya avec succès de passer entre les récifs et les vaisseaux-amiraux américains le "Trenton", qui tenait encore sur ses ancres. Le passage n'avait pas plus de cinquante mètres de large.

Les survivants des escadres allemande et américaine se retrouvèrent jetés ensemble à terre sans être reconnus par la vue de la mort qui avait passé si près d'eux. Un fait montre la force d'âme de l'amiral américain. Sur la grève, où les cadavres affluaient, il passa la parade de ses matelots, comme il aurait pu le faire sur le pont de son vaisseau.

C'était une réminiscence d'un fait qui est demeuré historique dans la marine française. Du temps des navires à voiles, une corvette, poussée par un vent furieux vers une côte, essayait en vain de s'en écarter en loupant. Chaque bordée la rapprochait du naufrage certain, inévitable, qui venait en effet.

Une heure avant l'échouage, le commandant ordonna de laver le pont, comme d'habitude, à cet instant de la journée. Il voulait maintenir par son calme et son sang froid le moral de son équipage.

C'est au même sentiment qu'obéissait sans doute, pendant la guerre de Crimée, le commandant de la frégate "la Sémillante", qui se perdit corps et biens dans les bonches de Bonifacio, avec un bataillon d'infanterie à bord. Le commandant s'était mis en grande tenue quand il vit son gouvernail brisé et la frégate livrée à la fureur de la tempête. Lorsqu'on retrouva son cadavre, il portait encore ses épaulettes.

CHRONIQUE PARISIENNE.

M. Schumann, de Berne, qui s'est fait une spécialité du dressage des insectes, nous offre aujourd'hui un spécimen de sa science tout à fait extraordinaire. C'est la "punaise forgeronne".

Sur une table, se trouve dressé un petit appareil qui est la réduction exacte du fameux marteau-pilon de cinquante tonnes, monté, ces dernières années, aux ateliers Krupp d'Essen. Le marteau et l'enclume sont en or, les ponnelles et les chaînes en argent et les châssis en platine. Seulement, alors que l'appareil d'Essen, avec ses accessoires, représente une masse de 200,000 kilogrammes, la réduction en miniature de M. Schumann ne pèse que trois centigrammes et demi.

Il vit l'arme briller entre les doigts crispés de don José. Il pensa, judicieusement, que celui-ci devait attacher à la possession du cahier vert une importance beaucoup plus grande qu'il ne voulait l'avouer.

Pent être même serait-il capable d'un crime pour s'en emparer! Heureusement, il n'était pas pris au dépourvu.

Sans émoi apparent, il porta très vite, lui aussi, la main droite à sa poche. A ce moment précis, l'Américain, dont les yeux marron clair semblaient lancer des flammes, braqua son revolver sur le chimiste.

Et, d'un accent farouche, tremblant de rage, il cria: —Allons, le cahier, ou je vous fais sauter la cervelle. —Imbécile et maladroit! rétorqua Charles Barra.

A un signal donné par le professeur bernois, une punaise sort d'une cage voisine et vient manœuvrer un levier, de façon à faire remonter le marteau-pilon.

Une seconde punaise, aidée, d'une troisième, place sur l'enclume une minuscule barre de fer et la maintient en position, tandis que la première petite bête met en jeu le dévot qui laisse retomber le marteau d'or.

Après cet extraordinaire exercice le dompteur place délicatement ses bêtes savantes sur son bras nu et les laisse se repaître de son sang.

Chez la femme japonaise, la coiffure sert d'abord à radiquer son âge; mais elle ne sert pas qu'à cela; elle indique encore s'il s'agit d'une jeune fille à marier, d'une veuve inconsolable ou d'une veuve inconsolable.

Les jeunes filles à marier se coiffent très haut sur le devant de la tête et tressent leurs cheveux en forme d'éventail ou de papillon, les sèment de cordes d'argent ou de petites boucles colorées.

Une veuve qui cherche un second mari torse ses cheveux autour d'une épingle en écaille placée horizontalement derrière la tête. Celle qui entend rester fidèle au mort coupe ses cheveux courts et les rejette en arrière, sans aucun ornement.

C'est bien commode; c'est même trop commode. Cela supprime les nuances et l'imprévu.

AMUSEMENTS.

Concert de Mlle Hermine Dunn.

Bien des amateurs à la Nouvelle-Orléans, connaissent et estiment Mlle Hermine Dunn dont ils admirent beaucoup la jolie voix et l'excellente méthode. Elle possède, en effet, un organe superbe, ce qui l'appelle dans le monde artiste une voix d'exploitation. Aussi songe-t-elle à en tirer sérieusement parti et à se lancer dans la carrière où le succès l'attend. Impossible d'être plus brillamment douée qu'elle. C'est l'avis de toutes les connaissances. Elle s'appareille à partir pour New York où elle va terminer ses études et de là aller à l'étranger.

C'est dans ce but qu'elle va partir pour New York, mais auparavant elle compte donner un grand concert avec les concours empruntés de ses meilleurs artistes et amateurs. Elle n'a rien négligé pour s'entourer de l'élite de nos chanteurs et de nos instrumentistes.

Na première audition sera une véritable fête pour notre public, qui savoure avec délices les détails de ce genre. Une nouvelle étoile surgit à notre horizon, allons la saluer à son aurore.

Nous reviendrons prochainement sur ce sujet intéressant et publierons le programme de ce concert qui sera un triomphe pour l'aimable artiste.

THEATRE TULANE.

C'est vraiment un magnifique spectacle que celui de "Jules César", tel qu'il est produit par M. Mansfield au Tulane, depuis le commencement de la semaine. Aussi la foule des amateurs s'y porte-elle avec empressement. La salle est comble aujourd'hui, matin et soir.

Demain, première de "The Rodgers Brothers in Harvard", une bouffonnerie qui fera un singulier contraste avec la tragédie de Shakespeare.

GRAND OPERA HOUSE.

La charmante comédie de Hoyt, "A Midnight Bell", est une fois de plus réussie de cet auteur. M. Ober y fait merveille. Ce soir, dernière représentation. Demain en matinée, première de "Blaves in Russia", un tableau émouvant de la vie en Russie.

THEATRE CRESCENT.

Aujourd'hui les deux dernières représentations de "The Heart of Maryland", de David Belasco. Il y aura foule, comme à l'ordinaire.

Dimanche soir, première des ministres de W. M. West.

ST. CHARLES ORPHEUM.

A l'Orpheum les spectacles sont plus variés que jamais. The Duchess of Devonshire fait salle comble à chaque représentation de matin et de soir, ainsi que les variétés ordinaires et les tableaux vivants qui sont la spécialité de ce théâtre.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Ixe, fils d'un homme célèbre, a lui-même un fils fort intelligent, qu'il montre avec orgueil à ses amis.

— Vous verrez qu'il ressemblera à son grand père, disait-il à l'un d'eux.

— Mais oui, répond celui-ci. D'ailleurs, c'est logique, le talent saute toujours une génération.

— Beau-père, je suis toujours mécontent de votre fille; elle est acariâtre, paresseuse, coquette, dépendante.

— Vous avez raison, mon gendre, et si elle ne s'amende pas, si elle vous met encore dans la nécessité de venir vous plaindre à moi...

— Eh bien! je vous promets de la déshériter!

— Eh bien! je vous promets de la déshériter!

— Eh bien! je vous promets de la déshériter!

— Eh bien! je vous promets de la déshériter!

— Eh bien! je vous promets de la déshériter!

— Eh bien! je vous promets de la déshériter!

— Eh bien! je vous promets de la déshériter!

— Eh bien! je vous promets de la déshériter!

Feuilleton

—DE—

L'Abelle de la N. O.

No. 27 Commencé le 19 février 1903

Haine D'Amour

Par Henri Germain.

PREMIERE PARTIE

VIII

ENTREVUE DANGEREUSE.

Suite.

Mais vous n'en seriez pas moins des voleurs; trois au lieu de deux, voilà tout.

—Oh! du calme, s'il vous plaît. J'ai les preuves de ce que j'avance.

—Je serais curieux de les voir, répliqua l'Américain avec un sourire forcé.

En réalité, il se sentait inquiet, intrigué.

—C'est facile. Et ouvrant aussitôt sa malle, le chimiste prit, sur le dessus, le cahier vert dérobé dans les archives du laboratoire de la tannerie de Buenos Ayres.

—Les voilà, fit-il triomphant. Reconnaissez-vous mon travail et ce document?

—Je ne sais comment vous vous êtes procuré cela, fit observer don José qui semblait s'être pleinement ressaisi devant l'innocence du pétil.

—Eu le prenant.

—Oui, je commence à comprendre. Vous êtes pauvre, et vous voulez me vendre ce document sans valeur.

—Sapristi, ricana le chimiste, vous en parlez bien dédaigneusement, à présent.

—Allons, mettez-y le prix, voyons!

Faites-moi regagner, d'un seul coup, tout ce que vous m'avez fait perdre; en un mot, rendez-moi ce que vous m'avez volé.

—Ne m'insultez pas, riposta don José, dont le dépit et la colère renaissaient.

—Alors, payez moi.

—Eh bien! je vous offre trois mille francs de ce cahier. C'est une charité!

—Pas assez! fit tranquillement Charles Barra. C'est encore un vol!

—Cinq mille?

—Ah! décidément vous y tenez, hein?

—Oh! pas plus que cela, fit l'Américain, jouant l'indifférence, alors que ses yeux étincelaient de haine et de colère.

—L'observation émise tout à l'heure par son interlocuteur, relativement à la discrétion possible de celui qui, à Buenos Ayres, détenait le secret du procédé de teinture, l'avait frappé au bon endroit.

La possession de ce document lui était indispensable.

En réalité, le directeur de l'usine, seul, connaissait entièrement l'application de l'invention.

Les opérations de laboratoire, faites sous sa direction, étaient

divisées en plusieurs mains; lui seul les terminait.

Sur l'ordre prudent de don José, le cahier de Charles Barra n'avait jamais été recopié.

Il conservait donc toute sa valeur.

—Voyons, décidez-vous, reprit l'Américain d'un ton impatient, je vous offre dix mille francs; c'est mon dernier mot.

Donnez-moi ce cahier, je vais vous remplir immédiatement un chèque, et vous m'établirez un reçu de vente, bien en règle.

—C'est trop peu, répliqua le chimiste toujours calme.

—En vérité, pour un homme aussi riche, vous êtes pingre, monsieur de Mendoza!

Et puisque vous refusez de mettre le prix convenable à ma science, je le garde.

—Il me faut ce cahier, je la veux!

—Vous ne l'aurez pas, à moins d'un petit million.

—Alors, je le reprendrai!

—Si vous pouvez.

—Je vais le rattraper de près de force, vociféra don José furieux de cette résistance.

—Essayez donc, minérable!

En disant cela, et devant l'attitude menaçante de don José, le chimiste se leva lui aussi.

L'Américain, d'un geste prompt, avait pris dans la poche de son pardessus son revolver armé.

Mais Charles Barra ne perdit pas de vue ses mouvements.

Il put à peine achever. Don José, hors de lui, les traits crispés par une effroyable colère bondit en avant, prêt à lui décharger son arme en plein visage.

Mais à ce moment même une main nerveuse releva le bras de l'Américain.

Une femme, pâle comme une morte venait de s'élançer entre les deux hommes.

C'était Marthe d'Alméras. Ayant tout entendu, elle avait craint pour la vie de son frère, et, entraînant sa défense, se jetait à son secours.

—Vous êtes un lâche! cria-t-elle à don José stupéfait.

Charles Barra profita fort habilement de cette heureuse diversion.

Il saisit dans ses doigts nerveux le poignet de l'Américain et, le serrant à la brièveté, le força d'abandonner son arme.

Le revolver tomba sur le plancher.

Une détonation éclata, la balle s'en vint frapper le petit buffet de noyer.

Blême, les lèvres tremblantes, il baissa la tête sans répondre.

Sa colère épuisée par sa violence même, mais non sa rancune, il rétrochassa déjà.

En l'esprit de Charles Barra un revirement soudain, c'est-à-dire l'inévitable réaction qui suit toujours les mouvements extrêmes, se produisit aussi.

—Vous êtes, en effet, le plus fort aujourd'hui, dit lentement don José; cependant nous cette scène ridicule et arrangeons-nous à l'amiable.

—Proposez! riposta froidement le chimiste.

—Tout d'abord, il est évident que vous commettez une erreur en prétendant que le Landrec et moi nous avons volé jadis votre procédé.

A la vérité, nous l'avons acheté et payé comptant à un individu, mort aujourd'hui très probablement... Il prétendait l'avoir acquis de vous, moyennant paiement.

—Vous mentez encore, répliqua Charles Barra; vous espérez m'abuser avec cette fable pour me payer moins cher, voilà tout.

—Je vous dis, moi, que le cahier vert contenant les formules de mon invention m'a été volé chez moi, à Buenos Ayres, par votre ordre, continua Barra.

—Un troisième complice opérât pour votre compte.